



GEORGETTE EPITH

POSITIVEMENT SÉROPO !



Je dédie ce livre à mon feu grand père MBOMA Lucien, à ma défunte grande mère GUAKAMISSE Madeleine pour toutes les valeurs qu'ils m'ont transmises, à mes défuntes tantes ASSONTSE Marie Claire, MEMOUKEL Léa, MINALOMA Sophie, mon défunt oncle NDJONG Pascal, à mon feu père MOURE Antoine, à tous les membres de ma famille pour m'avoir élever, éduquer et prendre soin de moi ; ils ont fait de moi la femme forte et la mère que je suis aujourd'hui. A mes trois enfants: Antoine MOURE, Cécile Sandy GUAKAMISSE OBIANG, Farel Amour MANGOLA, à ma mère Odile, ma petite sœur ALIDA, à Madame Pabingui Albertine Coordinatrice de l'association DATI SENI à Lyon pour son aide infaillible, au Docteur BRUNEL DALMAS, à Madame Magalie BOULANGER assistante Sociale à ALS pour son accompagnement, à Monsieur Jean Louis TOURAINE qui ne cesse de donner toute son énergie dans la lutte du bien être des personnes atteintes de VIH ; à toute ma famille et à toutes les personnes qui m'ont soutenu de loin ou de près pendant cette étape pénible de ma vie.

Préface

La vie nous conduit souvent à faire de multiples choix.

Souvent, nous ignorons où ces choix peuvent nous conduire...

I^{ère} Partie

EXTRAIT

Ma vie au Gabon : Femme et mère

Je suis née au mois de Juin dans une ville traversée par une rivière : l'Ivindo. Cette ville l'Ogooué-Ivindo est la sixième province de mon pays, le Gabon.

Dès ma naissance j'hérite d'un prénom masculin « Gervais » et féminin « Jacquie ».

Pour mon baptême le prêtre considérait que mon prénom « Gervais » ne convenait pas à une fille et c'est pourquoi ce prêtre me trouva le prénom de « Georgette » que je porte aujourd'hui. Mon grand-père était un fervent de l'église catholique et nous avons reçus une éducation très stricte. Malgré cette éducation de qualité, j'ai outrepassé certaines limites de tout ce que mon feu grand père m'avaient appris et j'en suis triste, si seulement on pouvait remonter le temps !

Est-ce, ce changement de prénom qui fait que je n'achève pas un projet ou que je ne réside pas dans un lieu longtemps ou la désobéissance ? Je me suis trop

souvent déplacer d'un endroit à un autre sans raison valable. J'ai grandi en rêvant au prince charmant qui m'enlèverait pour faire le tour du monde avec moi mais hélas, la nature en a décidé autrement.

Petite, je regardais les dessins animés comme « Candy, Clémentine, les quatre filles du docteur Marche... »

En fait tous les dessins animés où il y avait un prince, un chevalier et une princesse avec de belles robes étaient et sont jusqu'alors mes préférés. Et comme j'avais appris à lire rapidement, je dévorais les contes comme « Blanche neige, Peau d'âne, Alice au pays des merveilles, la Belle au bois dormant, le Livre de la jungle... » J'aimais vivre dans ce monde fantastique où tout à une solution et où les méchants sont toujours vaincus par l'amour ou par l'espoir d'un monde meilleur.

L'enfance est une période d'innocence, de rêverie, si bien qu'explorer le fossé entre l'enfance et l'âge adulte est un univers à la fois beau, merveilleux et douloureux. De ce fait, arrivée à l'âge adulte, on aimerait revivre ces moments d'innocence et d'inconscience infantile.

Après plusieurs relations amoureuses couronnées par trois enfants. Je me suis dit tout bas : « Georgette il est temps que tu te cases dans un foyer ». Vivre en couple avec quelqu'un qui m'aiderait à élever mes enfants, regarder mes enfants grandir et être toujours célibataire me rongerait !

Il fallait que je leur donne et montre une autre façon de vivre c'est-à-dire avec un homme en couple. Moi, j'ai eu chacun de mes enfants avec un père différent. « Je ne veux pas de ça pour eux ».

Tout en tâtonnant de relations en relations, je croyais enfin tombée sur le bon : Dominique. En fait le genre d'homme que j'ai toujours voulu beau, grand, élégant, comique, aimant la famille. Hélas l'homme que je pensais être à moi était aussi aux autres.

D'échec sentimental en échec sentimental, ma consolation était dans le fait de voir mes enfants bien grandir. Cela m'a permis de me donner à fond dans ma vie professionnelle pour combler ce vide.

Je menais paisiblement ma petite vie de mère de famille quand un jour ma vie a basculé pour la 2^{ème} fois...

La première fois que ma vie a basculé c'était lorsque j'ai perdu mon fils : Jérémy après plusieurs mois d'hospitalisation. Perdre un enfant c'est comme si une partie de votre être s'en allait. Réaliser qu'on ne verra plus son beau visage, je revoyais ses vêtements, ses jouets, ses camarades de jeux, sa nounou, tout cela m'attristais énormément. Son sourire son tout... Me manquait, me manque... terriblement encore.

Mais, je devais être forte pour les trois autres. Son souvenir reste à jamais gravé dans mon cœur. Je l'ai tellement aimé ce petit ange.

Après plusieurs mois de deuil, je reprenais les hauts et les bas de ma vie mais j'étais affecté

moralement. J'ai demandé à être muté à Libreville la capitale de mon pays le Gabon car j'étais institutrice en province et plus précisément dans ma province natale Makokou.

Par chance, ma mutation a été accordée. Je me suis dit enfin je vais m'installer définitivement là, à Libreville. Mais l'année scolaire suivante, je repartais muter à Makokou. Pendant mon séjour à Libreville, ma santé était bonne, sauf des rhumes, de la fièvre et rien de particulier ni de grave.

Mais un jour au mois de Novembre 2009, ayant des fortes fièvres et une fatigue continuelle, je suis allée me faire consulter à plusieurs reprises. J'ai fait des examens pour la recherche du paludisme en vain, tous les résultats étaient normaux et négatifs. Je faisais les consultations au dispensaire des sœurs à Nzenzeng quartier où je résidais et travaillais parce que l'école où j'enseignais « Cœur Immaculé de Marie » était à une rue de chez moi.

Au moment où ma vie avançait de mieux en mieux et que je réorganisais ma petite famille, mon fils aîné était en sixième, ma fille en CM2 et mon petit Amour en CE1, je m'épanouissais et petit à petit j'achetais du mobilier, de l'électroménager pour notre future maison parce que celle-ci était trop petite. Je dormais avec mes 3 enfants sur un même matelas. Je supportais cette situation parce qu'au mois de Juin, nous trouverons une maison plus grande à louer.

C'est ainsi qu'au mois de Juin nous trouvâmes une belle maison au quartier Beau Séjour dans le 5^{ème} arrondissement de Libreville, elle était magnifique cette maison, dans une barrière, un grand séjour, 2 grandes chambres, Je me suis dit tout bas « enfin nous allons résider ici jusqu'à ce que je termine la construction de ma maison » parce que j'en avais marre d'être locataire. De plus, les enfants grandissaient, il fallait que chacun ait sa chambre et son espace. Pour réaliser rapidement ce projet, je me mis à mettre de l'argent de côté et faire des tontines avec mes collègues.

Ce que je ne voulais plus, c'était partir et laisser tout le matériel parce qu'à chaque mutation, c'était le cas et à chaque installation il fallait à nouveau dormir sur un matelas, avoir une seule chaise, une marmite, quelques assiettes et vraiment je ne comprenais pas pourquoi ? Pourquoi toujours cet éternel recommencement dans ma vie ? C'est ainsi que je pris la résolution de rester à Libreville quelque soit les difficultés, je ne voulais plus perturber mes enfants et moi-même.

Ainsi, quelques mois après, j'ai déménagé du quartier Nzenz Ayong pour Beauséjour.

C'est donc dans un sentiment de joie et d'espérance que nous avons emménagé dans cette maison. Nous étions heureux mes enfants et moi, l'année scolaire s'acheva parfaitement, mon fils est passé en 5^{ème} avec une moyenne de 14/20, ma fille en sixième avec son certificat d'étude primaire en poche félicité par mes collègues, Amour en CE2, 3^{ème} de sa classe. Tout ceci me

comblait de bonheur et je me sentais fière de mon travail de mère. Sentimentalement, je n'avais aucune relation et je me sentais bien. Dominique m'appelait de temps en temps mais je ne répondais plus à ses « soient disant pardon » et c'était mieux comme ça. Je souffrais quand même car j'avais toujours des sentiments pour lui mais il fallait que je lui prouve que je n'étais plus sa « marionnette », que j'avais aussi ma priorité qui était celle d'assurer un avenir meilleur à mes enfants, les voir aller dans les meilleurs lycées et plus tard les meilleures universités en Afrique ou en Europe. « Les enfants d'abord, l'amour après », c'était ma devise. J'avais rencontré Dominique lorsque j'étais serveuse dans un grand bar à Libreville en 2002 en ma première année à l'université.

Le matin, j'allais au travail avec AMOUR et les autres enfants allaient plus tôt comme les cours aux lycées et collèges commencent à 7 h 30 au Gabon et l'école primaire à 8 h 00.

Dans cette école et comme dans les autres où j'ai enseigné, j'ai toujours eu de bonnes relations avec les directeurs et mes chefs malgré mon côté un peu rebelle. Mon directeur de l'école Cœur Immaculé de Marie m'appréciait. Comme j'envisageais de passer le concours d'entrée à l'ENS (Ecole Normale Supérieure) pour devenir conseillère d'orientation dans 4 ans, pour ne pas voir mes enfants perturbés dans leurs futurs choix, discuter avec eux des professions qu'ils voudront

exercer plus tard me rendais heureuse et en retour je leur disais que s'ils voulaient vraiment travailler dans tel ou tel domaine il fallait fournir plus d'efforts dans telle ou telle matière sans négliger les autres et chercher toujours à être parmi les meilleurs, c'était notre temps de discussion et ces moments me manquent terriblement aujourd'hui. C'est pour mettre toutes les chances de mon côté que j'en parlais à mon directeur et il me donna des conseils et me remit des livres de pédagogie et certains sujets des épreuves des années antérieures pour que j'ai une idée des sujets du concours. J'aimais cette profession d'enseignante, le côté relationnel avec les parents, les élèves, les collègues me fascinait. C'est pourquoi je voulais occuper un poste plus élevé plus tard pour mieux guider, conseiller et orienter les élèves et les parents dans le choix futur de leur enfant. Je ne voulais pas aussi que mes enfants perdent du temps comme moi je l'ai perdu après l'obtention de mon Baccalauréat.

J'ai du passé 2 ans en faculté de droit parce que je ne savais pas quoi faire avec un Bac en Action et Communication Administrative (ACA) après avoir raté le concours d'entrée à l'école de secrétariat. Je me suis retrouvé à faire des petits boulots comme : serveuse dans les bars, ménage chez des particuliers, coiffeuse, vendeuse en magasins, gérante de snack bar... Je faisais cela après les cours à l'université parce que je voulais récupérer mes enfants qui vivaient depuis leurs plus bas âges avec ma mère et je souhaitais qu'ils aient une bonne

éducation et fassent des études supérieures aux miennes. En allant à l'université, je passais plusieurs concours et je me disais que où ça marcherais je m'accrocherais, malgré les hauts et les bas, je puis passer en 2^{ème} année de droit. Mais les conditions de vie étaient difficiles et ne pouvant plus continuer les cours, j'arrêtai les cours à l'université pour me concentré dans les petits boulots et je puis prendre mes enfants avec ma mère. C'est pendant cette période de ma vie que j'avais rencontré Dominique, dans un bar où j'étais serveuse. Je louais une petite maison de 4 pièces 2 chambre, un salon, une cuisine avec mes sœurs et mon frère et la petite amie de mon frère. Je n'aimais pas cette vie où je me battais toute seule, moi je rêvais d'une vie de princesse, vivre dans une belle villa avec mon mari et mes enfants et là je me retrouve à vivre dans des quartiers populaires dans des maisons en « planches » !

Qu'est-ce que ça m'attristais, mais je me battais et je savais tout au fond de moi que j'y arriverais.

Dominique m'avait abordé quand je passais servir un client à une table de lui. Comme ce client m'avait énervé, je maugréai des mots en Bakwélé, mon ethnie maternelle. En écoutant ces mots, il me répondit quand je passais à sa hauteur « Motom nôh niè mbété » (cet homme est vraiment maboule), je le regardais et me mis à rire en lui posant la question de savoir s'il était Kwélé comme moi, il me répondit « oui » et nous nous mettions à critiquer les autres clients, qu'il était drôle, beau, bien habillé et il sentait bon. Au fond de mon

cœur je disais « quel beau garçon Kwélé, bon à manger » ! Comme je bavardais, mon patron me remarqua et tout de suite il me fit signe que des clients attendaient d'être servi. Je couru précipitamment pour prendre la boisson et la servir aux clients. De temps en temps je regardais mon beau « gars Kwélé » s'il n'était pas parti. Et coup de chance pour moi ce jour là, une des serveuses me demanda si je pouvais prendre sa place pour m'occuper des clients qui étaient assis du côté D. Ce bar était divisé en 4 parties : A près du mur à droite, B au milieu, C près du mur à gauche et D vers l'entrée pour les derniers clients. Je répondis en hâte oui, elle signala au patron que j'allais servir de son côté parce qu'elle ne se sentait pas bien donc je devais m'occuper de 2 espaces, le A et le D, le patron accepta avec difficultés. A peine je terminai je compter les tables qu'un groupe de personnes arrivèrent, j'allai vers eux et les indiqua une table de six personnes encore une autre chance, la table était en face de celui de mon bel homme. Je prie les commandes et les passa à la gérante. Mon panier chargé, je servis les clients et au moment de passer, Dominique me retint par la main et dit :

– Moi je vais bientôt partir, c'est toi que j'attendais pour que je prenne ton numéro de téléphone et que tu prennes le mien, tu as un mari ?

Je répondis :

– Pourquoi me poses-tu cette question ?

– Mais parce que les filles qui travaillent souvent dans les bars n'ont pas de maris.

- Alors si tu le sais, que veux-tu alors de moi ?
- Je veux que tu sois ma femme, je recherche une fille Kwélé depuis, tu es jolie, et ne porte plus tes petites jupes qui allument les hommes parce que je n’aime pas ça !
- Ah-dis-je Ndémam (mon frère en Kwélé), tu es courageux de me dire ça hein ! Moi je ne suis pas ici pour coucher avec tous les hommes, je suis là parce que je dois travailler pour élever et nourrir mes enfants, payer mon loyer et ne rien attendre d’un homme, Oungouah (t’as compris) ?
- Hi, mi Ngouah (oui j’ai compris), bon ok, je vais partir, je t’appellerai demain, au fait tu es l’enfant de qui ?
- Je suis la fille de Odile ;
- Hum Odile la fille de MBOMA ?
- Oui, je suis sa fille ainée et je m’appelle Jacquie.
- Ok je cherchais depuis une dans la famille MBOMA et je vais t’épouser, tu seras ma femme, dis déjà à ton copain que tu n’es plus libre.
- Mais c’est le vin qui te fait parler comme ça ?
- Non, depuis que je t’ai vu, je n’ai pas cessé de te regarder toute la soirée et je suis resté pour ça, pour attendre que tu me donnes ton numéro de téléphone parce que je ne veux pas laisser une jolie femme Kwélé comme toi, c’est ma chance. Et tu fais quoi d’autre en dehors de servir les clients ?
- Rien, je recherche un autre travail dans les magasins.

Je ne lui dis pas que je suis à l'université, il vaut mieux qu'il m'aime comme serveuse.

– Bon Mamitôh, balâh gnîl (je suis parti, prends soin de toi) !

– Merci.

En me disant au revoir, il me fit un bisou sur ma joue, oh bon Dieu c'est comme si j'avais reçu une décharge électrique en moi, quelle odeur magnifique, je me retins pour qu'il ne vit pas que je tremblais.

Quelques mois plus tard, j'étais devenue la femme de Dominique à la coutume, il était venu avec ses parents me prendre et avait présenté des présents, des pagnes de qualité, de la boisson, de la nourriture et de l'argent en espèces, c'est la coutume avant de venir prendre une fille de chez ses parents. Il m'avait accepté et aimé avec mes trois enfants.

C'est après plusieurs années de vie que notre relation se dégrada et qu'aujourd'hui nous sommes séparés.

Souvent je me dis que c'était à cause de ce mensonge que je ne lui avait pas dit que j'étais étudiante que notre relation avait pris un coup. Lorsque je lui avais dit que j'étais étudiante, il l'avait mal pris au début et j'étais partie de chez lui pendant plusieurs mois, j'étais retourné dans mon quartier populaire non loin de chez mes parents et c'est au cours de ce séjour que j'avais passé le concours d'entrée à l'ECOLE NORMALE DES INSTITUTEURS CATHOLIQUES. Il y avait des centaines de candidats

pour 100 places oh lala, il fallait une énorme chance.

Les inscriptions se faisaient au ministère de l'éducation nationale sur vérification de tes diplômes (Bac ou BEPC) et c'était la première fois que j'avais mis pieds dans un ministère et je ne savais pas que dans quelques mois ce ministère allait devenir ma « maison ».

Mon dossier était complet, il fallait encore attendre 1 mois pour l'affichage des listes et la date du concours.

Ouf merci Seigneur mon nom est dans la liste, je vais concourir. Je n'avais parlé de ça à aucun membre de ma famille même à ma maman. J'avais peur de ne pas réussir comme aux autres concours : concours d'entrée à l'école de la magistrature, concours d'entrée à l'école de santé option assistante sociale, concours de la douane, concours d'entrée à l'école des eaux et forêts, concours d'entrée à l'institut de comptabilité, concours d'entrée à l'école d'administration. En 2 ans j'avais les « pistons » des dates de presque tous les concours où mon Baccalauréat était accepté mais en vain, de fois il me manquait 1 point, 0,5, ou l'âge était trop ou et ou ! Malgré cela, je ne me décourageais pas, en voyant mes enfants ils me donnaient la force.

Pour préparer mon concours, je relisais mes cours de terminal en maths, français, anglais et économie sans oublier mes leçons des méthodes administratives et juridiques.

Le jour du concours arriva, je fis une prière avant